

p. 23). Mais elle est consciente des limites du savoir humain: «Je suis orgueil enveloppé d'erreur» (p. 35), avoue-t-elle. D'ailleurs, cette quête du savoir cède devant la beauté et le mystère de l'univers. Ainsi les motifs de l'arbre et de l'oiseau émaillent-ils le discours poétique, tandis que la foi en Dieu inspire certains de ses meilleurs vers: «Sous le sapin de Dieu je cherche le permis / pour accrocher ma vie aux chances égarées» (p. 11). La méditation poétique qui se prolonge dans la dernière partie est libérée des contraintes formelles, composée en vers sans rimes mais néanmoins rythmés, s'accordant aux mouvements de la pensée.

Les poèmes de ce recueil sortent de l'ordinaire autant par la maîtrise formelle que par le regard à la fois poétique et scientifique qu'ils posent sur notre monde. Ils suggèrent la fusion entre l'univers visible, extérieur et le domaine intérieur. Cette vision est parfois d'une simplicité émouvante, parfois d'une vérité accablante, mais elle reste toujours lucide. Ce beau recueil illustré par Mieke Blary est le quatrième signé par Christine Dumitriu van Saanen. Il lui fait honneur.

Carol J. Harvey
University of Winnipeg

GENUIST, Paul (1992) *Marie-Anna Roy, une voix solitaire*, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 175 p.

Tout ce qui touche de près, ou même de loin, à Gabrielle Roy ne peut laisser indifférent. Le livre de Paul Genuist, qui examine la vie et l'oeuvre publiée et manuscrite de Marie-Anna Roy a donc une double fonction: il nous révèle un auteur qui mériterait d'être mieux connu et il peut aussi nous aider à comprendre la prédominance de certains thèmes dans l'oeuvre de Gabrielle Roy.

Être proche parente d'un grand écrivain est un atout ou un désavantage, les liens du sang invitant nécessairement à la comparaison. Dans le cas de Marie-Anna, avoir une soeur nommée Gabrielle fut plutôt une malédiction. Née en 1895, quatorze ans avant la «petite Misère», l'aînée aurait voulu servir de mentor à la cadette qu'elle avait tenue sur les fonts

baptismaux. Hélas! la cadette s'est bientôt montrée volontaire, indépendante, plus douée que l'aînée, et c'est là surtout que le bât blesse Marie-Anna. De là une animosité, voire une haine que Paul Genuist qualifie de racinienne, envers la jeune soeur qu'on avait choyée et protégée. Sans doute Gabrielle Roy a-t-elle parfois manqué de tact; peut-être cette privilégiée aurait-elle pu se montrer plus généreuse envers une famille qui semble perpétuellement à court d'argent; il n'est même pas impossible que le manuscrit de *Le pain de chez nous*, qu'elle avait vu chez Marie-Anna, ait servi d'inspiration à *Rue Deschambault*; tout cela n'excuse pas la virulence d'un ouvrage tel que *Miroir du passé* où le venin coule à flots.

Mais l'oeuvre de Marie-Anna Roy ne se limite heureusement pas à *Miroir du passé*, et c'est ce que le livre de Paul Genuist fait bien ressortir. L'auteur a consulté les manuscrits et la correspondance familiale déposés aux Archives nationales du Québec et aux Archives provinciales du Manitoba. En outre, Marie-Anna Roy lui a confié quelques manuscrits qu'il résume (p. 60-75). «À la lumière du souvenir» est un roman dont la brièveté (136 p.) n'a d'égale que l'in vraisemblance. Les autres manuscrits reprennent inlassablement l'histoire de la famille Roy et des rapports entre les deux soeurs.

Et pourtant, l'oeuvre de Marie-Anna Roy n'est pas sans qualités. Nourrie des ouvrages du Grand Siècle, Roy s'exprime avec clarté et sobriété. C'est cette sobriété qui l'empêche de sombrer dans le misérabilisme alors qu'elle décrit des situations désastreuses. En quelques mots, elle est à même de tracer les portraits que ne désavouerait pas Célimène. Émue par la grande nature nordique, elle réussit à communiquer ce qu'elle ressent, don que lui reconnaissent à la fois Séraphin Marion et Georges Bugnet.

Comme elle a su observer la nature, elle a su observer les êtres. Son oeuvre est une chronique fidèle de la vie des pionniers du Manitoba au tournant du siècle et de ceux du Nord de l'Alberta, où elle a été enseignante et colon, entre 1930 et 1945. Des ouvrages, tels que *La montagne Pembina au temps des colons* ou *Les capucins de Toutes-Aides*, sont, comme leur titre l'indique, des chroniques. Mais même *Valcourt ou la dernière étape*, dont l'intrigue se situe dans le Nord albertain, a une valeur documentaire plus précieuse que ses qualités romanesques. Georges Bugnet ne disait-il pas que cet ouvrage, qu'il compare

aux *Anciens Canadiens* et à *Jean Rivard*, «prendra davantage encore de valeur avec le temps parce qu'il dépeint ardemment et les beautés et les laideurs d'un début de colonisation dans le Grand Nord, quelque part vers la Rivière-la-Paix» (p. 109).

C'est donc surtout en tant que chronique que l'oeuvre de Marie-Anna Roy a une valeur certaine. Cette chronique ne se limite d'ailleurs pas à la description des luttes des colons pour survivre. En grande partie autobiographique, l'oeuvre de Marie-Anna Roy illustre les problèmes auxquels avait à faire face, au début du siècle, une jeune fille qui osait aspirer à s'instruire. Malgré les menaces de son père et les moqueries de ceux qui l'entourent, Marie-Anna atteindra son but: «après de longs, pénibles et opiniâtres efforts, de (*sic*) traverses, de (*sic*) déceptions, je décrochai mon diplôme de bachelière ès arts» (p. 41). Ses luttes, elle les décrit dans «Les Entraves», un opuscule qui n'a pas été publié. Dans *Valcourt ou la dernière étape*, l'héroïne, institutrice et presque un sosie de l'auteur, est victime des tracasseries et des persécutions que lui font subir des gens mesquins et ignorants – parmi lesquels il faut compter le curé. Le fait que Marie-Anna se voit obligée d'aller d'école en école, dans des endroits de moins en moins accueillants, est dû, en partie, à son caractère incommode, mais surtout à l'intransigeance et aux préjugés ambiants. N'est-il pas profondément tragique qu'après avoir passé la majeure partie de sa vie dans l'enseignement, Marie-Anna déclare cette profession «une vocation sans gloire et sans mérite» (p. 36)? Qu'elle ait réussi à créer une oeuvre valable, malgré les obstacles qui auraient paru insurmontables à toute autre, tient du miracle. C'est avec raison que Monique Genuist, dans «Place de la femme dans l'oeuvre de Marie-Anna Roy», l'excellent article qui termine le livre, inscrit Marie-Anna Roy «dans le courant de la résistance féministe» (p. 170).

Comme le fait remarquer Paul Genuist, nous n'avons pas affaire ici à un grand écrivain, mais l'oeuvre de Marie-Anna Roy mérite d'être connue. Dépourvue d'imagination, elle reproche à Gabrielle de n'avoir pas reproduit textuellement la réalité. «Seule l'oeuvre vraie ne finira pas et gardera la chance de la durée», écrit-elle. C'est se faire une conception bien bornée de la littérature. Mais les ouvrages de Marie-Anna Roy ont les qualités de leurs défauts. Parce qu'ils collent à la réalité, ils sont des documents précieux pour ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Ouest.

Il faut savoir gré à Paul Genuist de nous avoir si bien présenté cet écrivain qu'il nous a donné le goût de le (re) lire.

Paulette Collet
University of Toronto

PICHETTE, Jean-Pierre (1991) *L'observance des conseils du maître, monographie internationale du conte type A.T. 910 B, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval et Academia Scientiarum Fennica, 670 p.*

En 1981, Michèle Simonsen écrivait dans son oeuvre *Le conte populaire français*: «Paradoxalement, au moment où le conte a disparu en tant que pratique culturelle, l'intérêt qu'il suscite en tant qu'objet d'étude est plus grand que jamais» (Simonsen, 1981, p. 124). Justement, la parution de *L'observance des conseils du maître*, publié en 1991 dans la collection «Les archives de folklore», sert de nouvel appui à cette constatation. Dirigé par Luc Lacourcière, l'ouvrage analytique et documentaire de Jean-Pierre Pichette vient s'ajouter à la liste de plus en plus longue de travaux consacrés au conte populaire. Disons tout de suite que, par la rigueur de la recherche et la profondeur de l'analyse, cette oeuvre y occupe une place de choix.

L'auteur lui-même précise dans le préambule que l'oeuvre revêtait, au tout début du projet entrepris, l'aspect d'«une recherche sur le conte populaire». Ce qu'elle est devenue, à la suite d'un travail long et exhaustif, est tout autre et bien plus qu'une petite recherche. Nous tenons compte, tout d'abord, des proportions considérables de l'ouvrage: le texte proprement dit, qui révèle les résultats de l'enquête menée par l'auteur et son équipe pendant neuf ans, comprend cinq cent quatre-vingt-trois pages. Ensuite, le sous-titre de l'ouvrage présente la matière comme une «monographie internationale du conte type A.T. 910 B, précédée d'une introduction au cycle des bons conseils (A.T. 910-915)». Ainsi le lecteur saisit-il dès le début la teneur de l'oeuvre: il s'agit d'une étude minutieuse portant sur un sujet relativement restreint, le conte type 910 B. C'est dire assez l'ampleur du dépouillement qu'a nécessité une analyse de presque six cents pages consacrée à un seul conte type.